

d'Alexis, mais un membre à part entière de la classe de 4<sup>e</sup> D, capable de résister en cas d'attaque.

La vente des gâteaux rapporta 125 euros, monsieur Sanchez décida donc de renouveler l'expérience tous les jeudis jusqu'à obtenir la somme nécessaire pour le voyage, en précisant bien à Alexis que, s'il revenait avec des pâtisseries achetées, il devrait les rapporter chez lui. Il me conseilla également, malgré le succès de mes roses des sables, de privilégier une autre recette pour la semaine suivante ! N'en connaissant que deux, je projetai de cuisiner... une mousse au chocolat !

## 5. La découverte

La vie au collège devint supportable. « Supportable » était le terme que j'utilisais pour mes parents, un peu d'angoisse les rendant beaucoup plus sympas avec moi, mais en réalité c'était plutôt cool. Depuis l'épisode des roses des sables, je n'avais plus peur de parler avec les élèves de ma classe, d'intervenir en cours ou même de traverser la cour. Je passais l'essentiel de mon temps avec Marvin et Lena, mais je pouvais m'asseoir à côté de n'importe quel élève de 4<sup>e</sup> D à la cantine. Enfin, n'importe quel élève sauf Alexis, cet abruti resta le point noir non pas de ma peau adolescente mais de mon existence. Il ne pouvait pas s'empêcher de m'ap-

peler Couillon, Brouillon ou Souillon chaque fois qu'il passait à côté de moi. En sport, pas une séance ne se déroulait sans qu'il ne m'envoie le ballon de basket dans le nez ou dans une zone encore plus sensible avant de me lancer un :

– Oups ! C'est couillon, hein, Couillon !

Je n'étais pas sa seule victime, il s'en prenait régulièrement à Tissia, une élève en surpoids. Il lui proposait de lui donner ses restes à la cantine, lui disait de faire attention de ne pas rester bloquée dans les portes, lui demandait où elle allait se baigner pour savoir où trouver les plus grosses vagues... Bref, c'était le gros lourd de base. Pour se faire remarquer, il répondait aux professeurs, chantait en classe, pétait à la cantine et bousculait tout le monde dans les couloirs.

Ses parents lui répétaient régulièrement qu'il était le meilleur, il devait le croire. Cela signifiait pour lui que tous les autres étaient des toquards qu'il pouvait humilier. Il avait quand même des copains. Ted et Jimmy le trouvaient sympa, je n'arrivais pas à savoir si c'était sincère ou juste une façon d'éviter de l'avoir contre eux. Une seule personne lui résistait ouvertement et le remettait à sa place : Lena. Si je détestais Alexis, elle lui vouait une véritable haine qui se lisait dans son regard. Je compris pourquoi un vendredi à la fin des cours. Je la cherchais pour lui souhaiter un bon week-end, mais ne la trouvai nulle part. Je demandai à Janis, sa copine, si elle était déjà partie :

– Non, elle ne veut pas rentrer chez elle, elle s'est enfermée dans les toilettes.

- Pourquoi ? Qu'est-ce qu'elle a ?
- Chez elle c'est pas marrant, entre son grand-père malade et son père qui...
- Qu'est-ce qu'il a, son grand-père ? demandai-je.
- Une leucémie, depuis cinq ans. Lena et ses parents sont allés s'installer chez lui pour l'aider.
- Et son père ?
- Je sais pas si je dois t'en parler, mais Lena t'aime bien alors...
- C'est bon, Janis, tu n'es pas obligée de raconter ma vie à tout le monde, la culpa Lena qui était sortie des toilettes, où elle avait visiblement pleuré vu la rougeur de ses yeux et de son nez.
- C'est parce qu'il s'inquiète pour toi, rétorqua Janis pour se défendre.

- Ce n'est pas une raison pour tout lui dire, ça ne le regarde pas, reprit Lena avec colère.
- Excuse-moi, je ne savais pas pour ton grand-père, je suis désolé, articulai-je sans la regarder.
- La phrase de Janis résonnait encore dans ma tête. « Lena t'aime bien. »
- Merci, c'est gentil. Je dois y aller maintenant, le bus arrive. À lundi, Edgar, me dit-elle doucement.
- Ne sachant pas quoi lui répondre, je restai planté comme sur un poteau de *Koh-Lanta* et la regardai monter dans le bus, suivie de Janis qui la suppliait de l'excuser. Je rejoignis ensuite Marvin pour lui demander s'il était au courant des problèmes de Lena.
- Son grand-père est malade et son père fait une dépression, imagine l'ambiance

chez elle, ça doit être vraiment glauque !

– Janis m’a dit que son grand-père avait une locémie.

– Une leucémie, reprit Marvin en insistant sur le son « eu », c’est un cancer mais du sang, c’est à cause du chlordécone.

– Du quoi ?

– Du chlordécone. Un pesticide qui a longtemps été utilisé pour traiter les bananes. Le grand-père de Lena en pulvérisait pour tuer les charançons sur ses régimes, continua Marvin.

– Ses régimes ?

– Oui, ses régimes de bananes, tu ne sais pas ce que c’est ?

– Euh, c’est quand on mange uniquement des bananes ?

Marvin éclata de rire avant de m’expliquer :

– C’est vrai, parfois tu es vraiment couillon ! Un régime de bananes, c’est une grappe de fruits, si tu préfères !

– Je le savais, c’était pour rire..., répondis-je pour éviter une trop grande humiliation.

– C’est ça ! rigola Marvin avant de continuer. Lorsque le grand-père de Lena est tombé malade, son père a arrêté son travail de boulanger-pâtissier pour reprendre l’exploitation, mais aujourd’hui il voudrait la vendre et exercer à nouveau son métier, faire du pain et des pâtisseries lui manque.

– Lui aussi utilise du chlordécone sur les bananes ?

– Non, ce pesticide n’est plus utilisé depuis une vingtaine d’années. Il a été interdit aux États-Unis et en métropole dès que les scien-

tifiques ont découvert sa dangerosité, mais les politiques ont autorisé les industriels à écouler les stocks en Guadeloupe et en Martinique.

– C’est dégueulasse ! criai-je.

– Eh oui, mais les puissants, les élus et les très riches sont souvent dégueulasses. Les pauvres sont crasseux et les riches sont dégueulasses.

– C’est à cause de ça que le père de Lena fait une dépression ?

– En fait il se sent coincé, il aimerait vendre ses hectares de bananiers et rouvrir la boulangerie du village fermée depuis plusieurs années, mais le seul acheteur c’est le père d’Alexis, il veut récupérer les terrains pour faire construire une zone commerciale.

– Pourquoi il ne lui vend pas ?

– Ce cher monsieur Jolliot affirme que les sols sont pollués par le chlordécone, il propose donc de racheter les terrains à un prix très bas, et puis le père de Lena ne veut pas voir des terres agricoles bétonnées et remplacées par un centre commercial. Ça ne fait pas longtemps que tu es là mais, tu verras, la Guadeloupe c’est petit. Quand il y aura des hôtels, des immeubles et des magasins partout, cette île ne sera plus paradisiaque. Tu as déjà remarqué le problème des voitures ? Les gens veulent un gros 4x4 mais les routes ne sont pas larges. Chacun prend sa voiture pour faire dix mètres et le résultat, ce sont les embouteillages.

– C’est peut-être pour ça que la mère d’Alexis est toujours en retard ! dis-je en rigolant.

– Eh bien, elle fait comme les autres, elle part plus tôt, continua Marvin, en colère, avant de poursuivre. Une île, c'est limité, c'est la Terre en plus petit ; si on bétonne tout, cela deviendra irrespirable. Et les deux épiceries du village fermeraient si un supermarché s'installait. La mère de Tia travaille dans l'une d'elles et a peur de perdre son travail à cause de ce projet. Avec un supermarché, pas besoin non plus d'une boulangerie.

Je découvrais un Marvin engagé, alors que je n'avais vu en lui qu'un grand mangeur de tartes au saucisson, un fan de vidéos de chats sur Internet et un champion aux concours de rots. Mon père avait raison, il ne faut jamais sous-estimer les gens. Parfois ce sont ceux qui paraissent le moins intelligents qui le

sont le plus... mais parfois pas, rajoutait-il toujours. Après ce cours d'écologie politique, je me sentis stupide, découragé et très triste pour Lena. Marvin m'accompagna jusqu'à la voiture de ma mère et me souhaita un bon week-end.

Au moment où nous sortions du parking, la pluie se mit à tomber. Une fois à la résidence, c'était carrément le déluge. Le temps de venir me chercher au collège, ma mère avait confié Gaston à mémé Matoubé et elle me demanda d'aller le récupérer. Arrivé devant la porte de notre voisine, je reconnus tout de suite la musique de Joe Dassin masquée par les voix de Bruno, Gaston et mémé Matoubé qui hurlaient en chœur : « Elle m'a dit d'aller siffler là-haut sur la colline, zaï, zaï, zaï, zaï... » Je sonnai mais personne ne vint

m'ouvrir. Je poussai la porte et les découvris tous les trois avec des bananes en guise de micros, agglutinés autour du lecteur CD portable de Gaston. Vanille, imperturbable, roupillait aux pieds de mémé Matoubé.

– Ah, bonjour mon grand, me dit cette dernière, tu viens t'inscrire au FCGJD ?

– Au quoi ?

– Au Fan-Club guadeloupéen de Joe Dassin, m'expliqua Gaston.

– Un fan-club de Joe Dassin ? C'est ton idée, Gaston, j'en suis sûr ! Vous faites quoi exactement ? demandai-je, curieux.

– On écoute Joe et on chante. On recopie les paroles aussi et mémé Matoubé nous les traduit en créole, c'est trop drôle. Vas-y mémé, chante-nous la huit, lança Gaston.

– *Chak maten li te achte yon pen krèm*

*chokola, la, la, la, la...*, se mit à chanter mémé devant Gaga et Bruno hilares.

– J'ai reconnu, *Les P'tits Pains au chocolat* ! m'exclamai-je. Et vous êtes beaucoup dans ce fan-club ?

– Pour l'instant on est trois, répondit Gaston, mais on va faire des tracts à distribuer dans les boîtes aux lettres de la résidence. Regarde, Bruno en a déjà préparé un.

Bruno me tendit une feuille A4 sur laquelle était dessiné un personnage habillé en blanc et dont le strabisme aurait interloqué tous les ophtalmologistes de France.

– Il louchait tant que ça, Joe Dassin ? demandai-je en riant.

– Oui, mais seulement quand il ne chantait pas, dit Gaston, très sérieux et fin connaisseur des problèmes oculaires de son idole.

Je regardai la feuille à nouveau et lus :

*Le FCGJD est le premié fane cleub de Joe Dassin de la Guadeloupe, si vou auci vous aimé **Cécilia, L'Équipe à Jojo et Billy le Bordelais**, rejoiniez nous pour chantai et mangé des gataux chez mémé Matoubé, tou les mercreudi a pré midi !*

– C'est moi qui ai écrit le texte tout seul ! clama Bruno, très fier.

– Sérieux ?! lui dis-je ironiquement.

– Alors, tu t'inscris ? me demanda-t-il.

Voyant enfin l'occasion de goûter aux desserts de mémé Matoubé sans me farcir le ramassage de crotte de Vanille, je pris le risque :

– Pourquoi pas.

– C'est 1 euro l'adhésion, m'annonça Bruno, apparemment trésorier de l'association.

– Pourquoi il faut payer ?

– Pour financer les badges, les T-shirts, les casquettes et les tasses.

– Vous avez déjà tout ça ?

– Ben non, parce qu'on n'a que 3 euros, mais quand on aura plus, on pourra les commander, et faire imprimer le logo et mon dessin de Joe ! répondit Bruno.

À l'idée de porter une casquette ou un T-shirt avec la tronche d'un gars aussi bigleux, j'éclatai de rire !

– Qu'est-ce qu'il y a de drôle ? demanda Bruno.

– Laisse tomber, il n'aime pas Joe comme nous, il ne faut pas l'accepter dans notre fan-club, en fait j'suis sûr qu'il vient juste pour manger les gâteaux de mémé Matoubé ! hurla Gaston, choqué que l'on puisse profiter



de Joe pour s'empiffrer.

Il faut reconnaître que, lorsque nous vivions encore en Corrèze, j'avais très souvent menacé Gaston de raser ses doudous avec l'épilateur électrique de notre mère s'il n'arrêtait pas de passer son best of de Joe Dassin.

– Peut-être qu'en faisant partie du FCGJD il découvrira la musique de Joe et finira par l'aimer, intervint mémé Matoubé.

– Je la connais, la musique de Joe, ça va faire deux ans que je l'entends tous les jours matin, midi et soir. Mon seul repos c'est la nuit et quand je suis au collège ; il emmène même son poste aux W-C ! Après tout, c'est peut-être le meilleur endroit pour l'écouter...

– Vous voyez qu'il n'aime pas Joe, on ne peut pas l'accepter au FCGJD. Tu ne mange-

ras jamais les gâteaux de mémé Matoubé ! menaça Gaston en me visant avec sa banane-micro.

– Mais vous, mémé, vous aimez vraiment Joe Dassin ? lui demandai-je sans prononcer à voix haute la fin de ma phrase : *ou vous êtes sourde comme un pot ?*

– Mais oui, je l'aime vraiment et depuis longtemps. Tu sais, il est né la même année que moi, en 1938. À trente ans, j'ai quitté la Guadeloupe pour travailler en tant que couturière dans une grande maison de couture à Paris. C'était dur de quitter ma famille, mon île, le soleil et la mer pour la métropole. Il faisait froid, gris, les gens n'étaient pas toujours très accueillants et j'étais seule. Une collègue avait apporté un poste de radio pour écouter de la musique en travaillant.

Un jour, une chanson de Joe est passée, je l'ai tout de suite aimée. Avec ma première paye, je me suis acheté un tourne-disque, chaque fois qu'un disque de lui sortait, je l'achetais. Je l'écoutais les soirs où je me sentais trop seule. Je ne sais pas ce que j'aurais fait sans les chansons de Joe. Et puis, j'ai rencontré pépé Matoubé au bal des pompiers ; il m'a invitée à danser sur *Et si tu n'existais pas*, et on ne s'est plus quittés jusqu'à ce qu'il parte retrouver le Seigneur il y a cinq ans. C'est depuis sa mort que j'ai ma Vanille, pour ne pas être toute seule.

Pendant le récit de mémé Matoubé, le lecteur CD était resté en marche. « On ira où tu voudras, quand tu voudras, et l'on s'aimera encore lorsque l'amour sera mort » remplit le silence quand elle s'arrêta de parler. C'en

était trop pour moi, entre la tristesse de Lena, la maladie de son grand-père, la dépression de son père, les souvenirs de mémé Matoubé et *L'Été indien*, je fondis en larmes.

– Pleure pas, me dit Gaston en me prenant dans ses bras, on va t'accepter au FCGJD. Tiens, prends une madeleine au citron.

Gaston me tendit sa madeleine à moitié entamée et marquée par ses traces de dents. Connaissant l'hygiène dentaire approximative de mon frère, je secouai la tête en guise de refus.

– Allez, les enfants, il ne faut pas être tristes ! s'exclama mémé Matoubé. Gaston, mets la douze !

Gaston s'exécuta et retentit alors un « Tagada, tagada, voilà les Dalton » qui me mit du baume au cœur. Bruno m'extirpa

totalément de ma tristesse en me déclarant :

– Edgar, t’oublieras pas de payer 1 euro, sinon pas de casquette !

Mémé me fit passer l’assiette de gâteaux et m’embrassa. Nous reprîmes tous en chœur, la bouche pleine de madeleines au citron :

– C’était les Daltoooooonnnnn ! Tagada, tagada, il n’y a plus personne...

Me savoir membre du FCGJD me remontait le moral, mais je n’en oubliais pas pour autant Lena, et réfléchissais déjà à un plan pour aider son père à vendre ses champs de bananes et empêcher la construction d’un supermarché.

## 6. L’idée

– Il faut faire quelque chose, sinon la Guadeloupe ressemblera à une grande zone commerciale ! fut le seul argument qui me vint à l’esprit pour sensibiliser mes parents à la cause de Lena.

Nous étions à table et ma mère m’avait harcelé depuis qu’elle avait posé le plat de carottes râpées sur la table, pour savoir pourquoi je n’avais pas décroché un mot pendant le trajet de retour du collègue. Espérant obtenir de mes parents des idées sur la manière d’agir contre la toute-puissance du capitalisme et la spéculation immobilière, je leur avais répété ce que m’avait confié Marvin. J’avais confiance en eux, ils étaient